

CLAUDE ORCIVAL

Ton pays sera mon pays

roman

nrf

GALLIMARD



TON PAYS
SERA MON PAYS

ŒUVRES D'HENRI BOSCO

nrf

Romans

IRÉNÉE.
LE QUARTIER DE SAGESSE.
PIERRE LAMPEDOUZE.
LE SANGLIER.
LE TRESTOULAS.
L'ÂNE CULOTTE.
HYACINTHE.
LE JARDIN D'HYACINTHE.
MALICROIX.
SYLVIUS.
ANTONIN.
LE MAS THÉOTIME.
MONSIEUR CARRE-BENOIT A LA CAMPAGNE.
L'ANTIQUAIRE.
LES BALESTA.
SABINUS.

Poésie

LE ROSEAU ET LA SOURCE.

Souvenirs

DES SABLES A LA MER (Pages marocaines).
SITES ET MIRAGES (Alger, cette ville fabuleuse).

Livres pour la jeunesse

LE RENARD DANS L'ÎLE.
L'ENFANT ET LA RIVIÈRE.
BARBOCHE.

ŒUVRES DE CLAUDE ORCIVAL

nrf

TON PAYS SERA MON PAYS.
LE COMPAGNON.

CLAUDE ORCIVAL

**Ton pays
sera mon pays**

roman

nrf

GALLIMARD

5, rue Sébastien-Bottin, Paris VII^e

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays, y compris la Russie.
Copyright by Librairie Gallimard, 1953.*

A LUI.

En quelque lieu que tu ailles, j'irai avec toi, et partout où tu demeureras, j'y demeurerai aussi : ton pays sera mon pays, et ton Dieu sera mon Dieu. La terre où tu mourras me verra mourir; et je serai ensevelie où tu le seras. Je veux bien que Dieu me traite dans toute sa rigueur, si jamais rien me sépare de toi, que la mort seule.

Livre de Ruth, I, 16-17.

Le choix de la résidence de la famille appartient au mari : la femme est obligée d'habiter avec lui, et il est tenu de la recevoir.

Code Civil, Art. 215.

Aucune clef n'ouvre les pages de ce livre :
les personnages en sont entièrement fictifs.

C. O.

IL avançait à pas lents vers la porte capitonnée. « Après la victoire, se dit-il, je dois encore gagner la paix. »

Il reprit souffle, en pèlerin qui efface les traces de son voyage avant de franchir un seuil inconnu : d'un pincement des doigts, il mit sa cravate au garde-à-vous dans la fente du col dur; il glissa ses lunettes d'écaille derrière sa poche, passa la main sur sa brosse blonde, fit voler sur son épaule quelques pellicules, qui seraient ressorties sur le granité bleu de son costume. Puis il se retourna, d'un air de dire : « Ne me suivez pas ! ». Mais le couloir au tapis rouge était désert.

Il tira résolument la poignée ; une seconde porte, également rembourrée de cuir, apparut : on gardait bien le mystère. Nul bruit ne parvenait à son oreille. Derrière le tambour, son royaume l'attendait. Une voix aiguë trilla :

— Entrez !

Une grande fille anguleuse, calée au fond d'un fauteuil, tournait à peine vers lui ses yeux bridés :

— Vous désirez, Monsieur ?

Une bouilloire chantait.

— Je voudrais voir M. Lecour-Nazel.

— Il est terriblement occupé (elle appuyait sur la syllabe **ri**, en la psalmodiant douloureusement). Nous avons un travail fou, je ne vous garantis pas qu'il vous reçoive.

La secrétaire pianota de ses doigts effilés sur les accoudoirs, et coula un regard oblique :

— Vous aviez rendez-vous ?

Il raffermi sa voix :

— Pas précisément, mais M. Lecour-Nazel est averti de mon arrivée. Je dois devenir son adjoint.

— Ah, c'est vous, M. Cha'tnet ? Agnès Lederlin.

Elle se souleva d'un cran, et tendit sa main osseuse :

— Enchantée. Vous avez fait bon voyage ? Mais asseyez-vous donc. Vous arrivez au bon moment : je vais pouvoir vous offrir une tasse de thé, quoiqu'il ne soit pas *five o'clock*.

Elle bâilla, étira ses bras de faucheur :

— Je vous plains. Le Directeur Général est charmant avec les femmes, mais terrible avec ses collaborateurs. Comme j'appartiens aux deux catégories, je suis soumise à la douche écossaise.

Elle baissa la voix :

— Il est trop détestable. Je n'arrive à partir avant dix heures du soir que quand il va dans le monde, ce qui, Dieu merci, se produit assez souvent. Si je pouvais le tuer...

— Que feriez-vous, Mademoiselle ?

— Je le tuerais. Seigneur, encore ce téléphone, vous voyez, pas un instant de répit, ils sont déchaînés aujourd'hui.

Elle se redressa vivement, se maintint quelques secondes sur la pointe des pieds, arrangea les plis de sa robe autour de sa taille, qui aurait passé dans un rond de serviette.

— Allo ? Ah, c'est toi, mon chou ?

« Elle ne manque pas de charme, pensa Paul Chastenet, Catherine est tout de même plus jolie. »

Elle fit rebondir un rire au fond de sa gorge :

— Alors, tu n'oublies pas que je suis ton petit oiseau des îles ?

Ayant enfin raccroché, la secrétaire versa le thé, tendit dédaigneusement un paquet d'américaines :

— A la Résidence, une secrétaire de direction est une maîtresse de maison. Quelle idée de quitter Paris pour venir dans cette usine ! Tous des ambitieux, prêts à s'entre-dévorer pour s'attirer les bonnes grâces du Patron. Ils vivent du matin au soir sur leurs nerfs... et sur les nôtres. Ceci de vous à moi, beaucoup de travail, peu de satisfactions. Je tiens à vous prévenir que l'existence dans cette ville perdue est mortelle. Vous êtes marié ?

D'un regard circulaire, Chastenet chercha une machine à écrire :

— Vous ne tapez pas ?

Mlle Lederlin prit feu :

— Je ne sais pas taper, et je refuse d'apprendre, c'est l'affaire des dactylos. Vous posez de ces questions ! Le téléphone, les visiteurs, la signature, c'est bien suffisant, je vous jure. Les dactylos sont encore moins payées que nous, ce qui est peu, vous pouvez m'en croire... Vous êtes marié ?

— Oui.

— Ils sont tous mariés, les garçons se fiancent au biberon, aujourd'hui. En un sens, ça vaut mieux pour vous. Ici, les jeunes ménages ne s'ennuient pas, ils sont bien logés, roulent carrosse, se reçoivent beaucoup. Je dois dire que les jeunes ménages sont d'un égoïsme ! Ils ne partagent pas.

Elle replongea dans son fauteuil.

— Si vous êtes gentil, je vais vous dévoiler votre avenir. Quand êtes-vous né ?

Il le dit.

— Mon Dieu, si jeune et déjà Conseiller d'Etat ? Ah, je croyais, vous n'êtes pas au Conseil d'Etat ? Et bien, alors, pas huissier, tout de même ?

Il essaya de lui expliquer les grades.

— C'est trop compliqué, vous êtes terriblement ennuyeux, dit-elle en compulsant un magazine. Ecoutez plutôt, vous êtes un Lion.

L'horoscope du natif annonçait un danger.

— Ne haussez pas les épaules, vous devriez vous méfier, ces prédictions se réalisent souvent. J'avoue que c'est un peu imprécis. Donnez-moi vos mains.

— Vous lisez dans les lignes de la main ?

— Mais non ! Vous me prenez pour une demeurée ? Quand les mains se touchent, des ondes passent, et traversent nos deux corps. Là, abandonnez-vous.

Une porte s'ouvrit en coup de vent. Un homme sec, de bonne taille, portant un monocle et un col anglais démesurément haut, tendit la main sans sourire. Chastenet pénétra dans un vaste bureau, où la moquette étouffait les pas.

« Tiens, il y a encore des gens à monocle ? », se dit-il.

— Asseyez-vous là.

Les jambes légèrement arquées du Directeur Général annonçaient un vieux cavalier. Le téléphone sonna.

— Oui, passez.

Chastenet essaya de déchiffrer le visage de M. Lecour-

Nazel, qui parlait anglais, entrecoupant ses phrases d'un petit grôgnement nasal appris sans doute à Oxford, et campait en arrière sa tête noble.

— *My best regards to Mrs...*

Il cligna de l'œil gauche, son œil droit se mirait complaisamment dans son monocle. Ensuite, il se tourna vers Paul, et son visage redevint de glace :

— Oui, nous disions, parfaitement... reprit-il, le verbe haut. Je vous attendais comme le Messie.

Il fit une pause.

— Je vous invite d'ailleurs à ne pas vous prendre pour le Messie.

Pas un muscle ne tressaillit dans le visage de Chastenet.

— Je n'ai avec moi que des juristes d'occasion, je suis content de recevoir enfin un auditeur frais émoulu de notre bonne maison.

Lecour-Nazel passa la main sur ses rares cheveux, très soignés, qui ondulaient légèrement.

— Et donc, que je puisse former, ajouta-t-il.

— Je ne suis pas du dernier concours, précisa Chastenet. J'ai déjà fait un an de contentieux au Conseil.

— Sans doute, concéda le Directeur Général. Mais permettez-moi de vous dire que le niveau du concours de votre Ecole d'administration est loin de valoir celui des concours de mon temps. Plusieurs années au contact de chefs expérimentés ne sont pas de trop pour compléter cette formation.

— Puis-je vous demander, dit Chastenet après un temps, quelles seront mes fonctions exactes auprès de vous ?

— Vous allez vite que la musique ! Que diantre, vous serez un de mes collaborateurs. Avant de vous verser dans une des nombreuses sections ou sous-sections dont se compose ma direction générale, j'entends vous garder haut-le-pied pour vous initier à l'ensemble des affaires. Je vais vous prendre d'abord comme chef de cabinet.

— On m'avait fait miroiter le titre de directeur-adjoint.

— Vous divaguez ? A trente ans, directeur-adjoint ! Vous pouvez tout au plus aspirer au titre d'adjoint au Directeur Général.

Paul ne sourcilla pas :

— Je voudrais vous demander un conseil, Monsieur le Directeur Général. Est-ce que vous ne jugeriez pas décent que je me présente au Résident ?

— Je lui parlerai de votre désir, et il y sera sensible. Il est surmené en ce moment, vous devrez patienter. D'ailleurs, ne vous inquiétez pas ; vos politesses sont faites : vous n'êtes pas son chef de cabinet, mais le mien, ce qui, je dois dire, n'est pas moins enviable. Je mène ma direction générale comme une administration autonome, vous ne dépendrez que de moi.

Chastenet tira nerveusement sa cravate.

— Dites-moi en deux mots votre *curriculum vitæ* et votre *curriculum studiorum*. Comment, vous êtes né à Alès ? Peut-on être Alésien ?

— La preuve, répondit Chastenet avec un demi-sourire.

— Je suppose que vos parents y possédaient un domaine, des mines, peut-être ?

Paul soutint le regard de son interlocuteur, qui finit par le détourner sur sa pendulette de bureau.

Une soie frou-frou ; la secrétaire s'encadrait dans la porte, des papiers à la main.

— Agnès, je vous ai déjà dit mille fois de ne pas me déranger quand j'ai quelqu'un dans mon bureau.

Mlle Lederlin, sans entendre cette algarade qui devait être un rite, déploya avec autorité une chemise devant son patron.

Le Directeur Général signa tout. La secrétaire s'éloigna avec assurance. Chastenet était vengé : l'araignée avait réduit le coq au silence. M. Lecour-Nazel tenta de plaisanter :

— Je vois que vous avez un œil pour les femmes. Vous en trouverez ici de beaucoup mieux, d'ailleurs.

Il laissa choir un silence, puis :

— Vous êtes marié ?

« Pourquoi cela les intéresse-t-il tant », se demanda Chastenet.

— Alors, vous devrez vivre en célibataire jusqu'à ce qu'on vous ait réquisitionné un logement. Rappelez-moi de faire une petite note à ce sujet. Vous savez que vous jouirez de prestations en nature, vous demanderez à un de vos jeunes collègues de faire votre initiation. Vous avez déjà des amis, à la Résidence ?

— Je connais Philippe Duard depuis ce matin, il est venu m'attendre à la gare.

— Ah, la synarchie de l'Ecole d'administration. Bon garçon, et fin merle. Mais un palmier dans la main, vous en

reviendrez, il ne casse rien. Ici, les agents qui comptent sont ceux sur lesquels on peut compter : ceux qui n'hésitent pas à passer une nuit ou un dimanche à faire des télégrammes. Votre ami Duard a une femme charmante, et c'est une vraie chance, chacun sait que les femmes font la carrière de leur mari. Ce ménage réussira partout. Duard en profite pour travailler au ralenti : vous pensez, il a publié un recueil de vers du genre fleur bleue, actuellement il écrit une pièce en cinq actes, qu'il intitule « Le Bain de Cléopâtre ».

Lecour-Nazel rit méchamment, et ajouta :

— Défiez-vous qu'il ne vous prenne pour sujet de son prochain roman. Il vous fera passer des tests, vous mettra en fiches, marquera vos bons mots sur un calepin.

Il tira d'un geste gourmé les poignets-mousquetaires de sa chemise, fit saillir les boutons de manchettes en agathe. Sa main blanche et efféminée s'ornait d'une chevalière à blason.

— Les célibataires n'ont pas d'autre ressource que de se consacrer au service de l'Etat. Ils peuvent travailler à un rythme qui essoufflerait des hommes mariés, lesquels ont à s'occuper de leur femme. J'espère que vous ferez exception à la règle qui veut qu'un homme marié soit une moitié d'homme. Certainement, les attraits de votre autre moitié assureraient votre succès sans que vous ayez à travailler. Je vous conseillerai cependant de donner un coup de collier pour vos débuts ; on vous jugera sur eux.

Lecour-Nazel se leva :

— A la besogne on connaît l'artisan ; je vais vous confier ce dossier, vous m'en reparlerez.

Chastenet saisit le dossier, serra la main trop douce. Le reflet de ce monocle l'excédait.

« Je ne vois pas pourquoi ma femme m'entraverait, pensa-t-il. Quant au travail... »

En refermant sa porte, M. Lecour-Nazel lança à Chastenet :

— Allez faire un tour, observez d'où vient le vent. Demain matin, à neuf heures, à pied d'œuvre !

Le Directeur Général revint sur ses pas :

— Alors, Agnès, mon thé est prêt ?

— Déjà froid. Vous étiez donc sous le charme de notre nouvelle recrue ?

CLAUDE ORCIVAL

Ton Pays sera mon Pays

Il est exceptionnel qu'une femme s'acclimate sans peine dans un milieu social supérieur, où son mari réussit pourtant de son côté, porté par ses dons et ses goûts propres. Plus fréquemment, elle est repoussée par les autres et par elle-même : « snobée » en public, gangrénée de l'intérieur par ses complexes, elle débouche vite en plein drame.

Paul Chastenet, brillant auditeur au Conseil d'État, frais émoulu de l'École d'Administration, est, sans qu'on s'en doute, un ancien instituteur d'Alès. Il s'impose promptement à la Résidence générale où il est nommé. Cette communauté restreinte de Français, milieu fermé, excité par une espèce de fièvre obsidionale, et à l'affût de tout ce qui peut piquer la curiosité ou la malveillance, mène une étourdissante vie mondaine.

Catherine Chastenet, pure et sauvage, arrive de sa province pour rejoindre son mari. Une main qui hésite et recule, une réponse bredouillée, un accroc à la mode, il n'en faut pas davantage : la jeune femme, vite épinglée, alimente les bavardages. Le drame, longtemps mitonné dans les cocktails et les thés, éclate avec une force hallucinante ; Catherine, raidie dans sa fierté prolétarienne, fait figure de brebis galeuse. Paul, qui doit choisir entre son succès personnel et le bonheur de son ménage, devient l'amant d'une des idoles de la Résidence. La crise dresse les deux époux inconciliablement l'un devant l'autre. Et les voilà, les mal mariés, réduits à eux-mêmes, désespérément seuls, acculés au malheur.